

26

Le *Hochdeutsch* dans les classes de Suisse alémanique

Le dialecte, la langue du cœur; l'allemand, celle de la raison? Les linguistes ont tranché: ce sont deux expressions d'une même langue.

Simone Forster

29

Le *Röstigraben*? Pas si profond qu'on le pense!

Au cours de l'histoire, la Suisse romande et la Suisse alémanique ont traversé des périodes de divergence, de concordance et, le plus souvent, d'ignorance réciproque.

Entretien avec Christophe Büchi

32

Le désamour des Alémaniques à l'égard du *Hochdeutsch*

C'est dans un esprit confédéral que les Romands et les Suisses italiens, certainement aussi les Romanches, exhortent les Alémaniques à surmonter leur aversion du *Hochdeutsch*.

José Ribeaud



Langues, dialectes: la bousculade

36

L'allemand, une langue à la fois proche et étrangère

A l'école, on parle l'allemand fédéral, un «*Hochdeutsch* suisse» en quelque sorte. Les accents et les intonations demeurent celles du suisse allemand.

Entretien avec Barbara Tschudi-Walser

38

Tessin: de nouveaux usages du dialecte et de l'italien

Au Tessin, la régression inexorable du patois a fait évoluer les pratiques linguistiques. La population a passé d'un large usage du dialecte à un usage mixte et différencié de l'italien et du patois.

Matteo Casoni



Le *Hochdeutsch* dans les classes de Suisse alémanique

Le dialecte, la langue du cœur; l'allemand, celle de la raison? Les linguistes ont tranché: ce sont deux expressions d'une même langue.

OECD PISA

CONFÉRENCE INTERCANTONALE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA SUISSE ROMANDE ET DU TESSIN

Enquête PISA 2000
Compétences
des élèves romands
de 9^e année:
premiers résultats

Institut de recherche et de documentation pédagogique

Les résultats de PISA 2000 ont créé une onde de choc

L'allemand standard est né au XIV^e siècle au Sud de l'Allemagne d'un mouvement d'unification des dialectes du haut allemand. Il va connaître un essor remarquable du fait de l'invention de l'imprimerie, et Luther en fait usage dans ses traductions du Nouveau et de l'Ancien Testament (1521; 1534). En Suisse, les cantons hésitent à l'adopter; c'est ce qui fait dire à Luther que l'allemand écrit de Zwingli est «pouilleux et mal peigné» (Wylter 1985).

La vitalité des dialectes en Suisse alémanique

Selon le dictionnaire historique de la Suisse, l'allemand standard ne s'impose vraiment dans les cantons qu'au milieu du XIX^e siècle, lorsque l'école devient obligatoire. Les instituteurs mettent un point d'honneur à ce que leurs élèves écrivent, et dans la mesure du possible, parlent un allemand correct. Au début du XX^e siècle, ce zèle, jugé souvent excessif, fait redouter la disparition des dialectes. Cette crainte est avivée par la présence de nombreux Allemands à Bâle et à Zurich. Commence alors un mouvement de recensement des dialectes initié dès 1862 par le célèbre *Schweizerisches Idiotikon*.

L'école obligatoire menaçait-elle l'existence des dialectes? Certainement pas, les maîtres n'en interdisent pas la pratique, alors que dans les cantons latins, les patois sont impitoyablement bannis des classes et des récréations. En Suisse romande, on considère que ces parlers nuisent aux apprentissages scolaires et sont le signe d'un manque d'éducation. Rien de tel en Suisse alémanique; toute personne éduquée parle aussi bien le dialecte que l'allemand. La montée du nazisme en Allemagne va renforcer les dialectes, véritables emblèmes de la défense de la démocratie. Quelques voix s'élèvent alors pour la création d'un suisse allemand unique, mais cette idée fait long feu.

A l'école de la convivialité

Dès les années 1970, le dialecte remplace de plus en plus l'allemand dans la vie publique. De nombreux pédagogues estiment que sa pratique en classe favorise l'égalité des chances et qu'elle rend l'école moins rébarbative. Inquiets de l'inexorable régression de l'allemand, des linguistes, des écrivains et des comédiens tirent la sonnette d'alarme. Qu'advient-il de la Suisse alémanique si elle se coupe de la culture des pays germanophones? Quelles seront les compétences en allemand des jeunes à l'issue de leur scolarité, celles des futurs enseignants en particulier? Comment va-t-on communiquer avec les minorités latines? (Wylter 1985).

La Conférence suisse des directeurs de l'instruction publique (CDIP) et la Société suisse de radiodiffusion (SSR) organisent le 15 octobre 1987 une journée de réflexion sur le thème *Mundart und Hochsprache in Schule und Medien*. On y relève la pratique croissante du dialecte à tous les étages de la pyramide scolaire, même dans les cours de formation des enseignants.

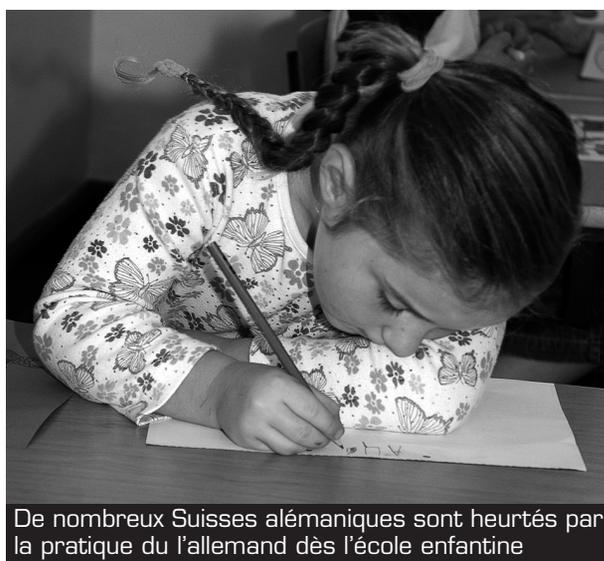
Chaque canton a ses spécificités; l'allemand devient en général la langue d'enseignement dès la 5e ou 6e année, sauf dans certaines disciplines secondaires. Le communiqué final de la journée souligne la nécessité de parler l'allemand avec les minorités latines, et la responsabilité des médias et de l'école à cet égard.

L'étude Pisa 2000 déclenche une onde de choc et bouscule les pratiques. Elle révèle les compétences très moyennes en lecture des élèves suisses, allemandes en particulier. La CDIP adopte sur-le-champ un Plan d'action afin de renforcer cette discipline. En outre, le 25 mars 2004, ses membres, réunis en Assemblée générale, votent une Décision sur l'enseignement des langues. Celle-ci prescrit l'usage de l'allemand dès les classes enfantines. «Son apprentissage constitue un objectif essentiel des premières années scolaires et conserve un statut prioritaire durant toute la durée de la formation.» (3.6.1) Et la Décision de préciser que cette pratique implique «un soutien de toute la société, et, notamment, des médias» (3.6.2).

L'allemand: une langue étrangère?

«La question des langues soulève toujours les passions en Suisse alémanique. Le débat sur l'enseignement de l'anglais plutôt que du français à l'école primaire est clos; commence celui de l'introduction de l'allemand dès les classes enfantines», déclare Daniel Elmiger, collaborateur scientifique à l'Institut de recherche et de documentation pédagogique (IRDP). On se souvient en effet que les citoyens et citoyennes des cantons de Schaffhouse, Zurich, Thurgovie, Lucerne et Zoug ont refusé les initiatives populaires qui demandaient la suppression du français à l'école primaire. De nombreux enseignants et certains partis politiques soutenaient cette revendication. Leur principal argument était que les enfants n'avaient pas deux langues étrangères à apprendre à l'école primaire, mais trois en comptant l'allemand. Hans Stöcklin, alors président de la CDIP, avait déclaré: «Ce sont les enseignants qui se sentent dépassés pas les élèves.» (Swissinfo 24.02.2006).

Selon les linguistes, le dialecte et l'allemand sont deux variétés d'une même langue. Pas étonnant donc que les enfants de 4 ans comprennent sans peine les histoires en bon allemand que lit leur maîtresse. Toya Bezzola (19 ans): «Ce n'est pas difficile d'apprendre l'allemand, ça vient naturellement. Quand j'étais en 1re année à Berne, ça faisait cool de parler le *Hochdeutsch*». Et son ami Raphaël de renchérir: «C'est vrai, on parlait comme à la télévision, comme les Télétubbies. On essayait aussi de changer des mots pour faire allemand. A partir de la 5e année, on n'aimait plus l'allemand; c'était devenu la langue de l'école. En classe, les enseignants ne répondaient à nos questions qu'en allemand. Maintenant, entre jeunes, on essaie de parler le vieux patois bernois des paysans parce que ça



De nombreux Suisses alémaniques sont heurtés par la pratique du l'allemand dès l'école enfantine

fait authentique». – «Pas pour les filles. Je déteste cette façon de parler», rétorque Toya. «A l'école secondaire, j'avais un professeur qui faisait exprès de parler l'allemand avec un fort accent suisse alémanique. Il disait que le dialecte était notre langue, pas l'allemand».

L'allemand ou le dialecte à l'école enfantine?

La pratique de l'allemand dès l'école enfantine heurte de nombreux Suisses alémaniques qui redoutent le dépérissement des dialectes. Les maîtresses d'école enfantine sont très divisées. Pour les unes, parler l'allemand ne fait pas naturel. De plus, si les élèves parlent bien le dialecte, ils apprendront plus facilement l'allemand en 1re année. Pour d'autres, les enfants doivent se familiariser tôt avec l'allemand et passer avec aisance d'un idiome à l'autre. En outre, une bonne connaissance de l'allemand favorise la réussite scolaire. Embarrassée, l'organisation faîtière des enseignants (LCH) adopte une position en demi-teinte: l'allemand, certes, mais conjugué avec les dialectes dans les chants, les poèmes, etc. Les moyens d'enseignement doivent être utilisables dans les deux expressions.

Que dire des enfants de la migration qui entrent à l'école enfantine sans parler ni le dialecte ni l'allemand? Sandro Cattacin, professeur de sociologie à l'Université de Genève: «Enfant d'une famille immigrée, j'ai appris le dialecte à l'école enfantine de mon quartier à Zurich. J'ai appris à lire en 1re année en allemand. Je pratiquais le «code switching» avec les autres élèves italiens. Nous passions sans cesse de l'italien au suisse allemand. Enseigner en allemand à l'école enfantine donne de meilleures chances de formation à tous les enfants».

Une étude bâloise confirme: tous les enfants ont à y gagner. Ils sont plus à l'aise en 1re année primaire.



Departement
Bildung, Kultur und Sport



Vom Umgang mit der Standardsprache
als Unterrichtssprache an der Primarschule



A Bâle, la moitié du temps d'enseignement à l'école enfantine doit être en allemand. Quelque 40% du corps enseignant est favorable à cette règle; un *Kindergarten* sur cinq a passé complètement à l'allemand (Sacco-Wolber 2011).

Des initiatives et des protestations en chaîne

L'UDC s'attaque à l'allemand à l'école enfantine, car elle considère que l'identité et la culture suisse alémanique sont menacées. Ses membres multiplient les interpellations et les motions parlementaires (Bâle-Campagne, Soleure, Berne, Argovie). Des initiatives sont lancées à Lucerne, à Zurich et à Bâle-Ville. Elles ont abouti à Zurich et à Bâle; les votations auront lieu le 15 mai 2011. Le gouvernement zurichois propose un contre-projet: un tiers du temps d'enseignement pour l'allemand, un tiers pour le dialecte et libre choix des enseignants pour le dernier tiers. Le contre-projet bâlois propose que les enfants atteignent les mêmes objectifs d'apprentissage dans les deux expressions. A Bâle, le Département de l'instruction publique a maille à partir avec *IG Dialekt*, un groupement de pression réunissant, entre autres, des parents d'élèves. Celui-ci parvient en 2008 à faire sombrer la décision du Département de faire de l'allemand l'unique langue d'enseignement de l'école enfantine. Le gouvernement décide alors de partager la poire en deux: dès l'année scolaire 2009/2010, chaque expression a droit à la moitié du temps d'enseignement. Tenace, *IG Dialekt* dépose son initiative *Ja zum Dialekt*. Le 12 octobre 2010, le Grand Conseil vote un contre-projet: mêmes objectifs d'apprentissage dans les deux idiomes.

Les directives des cantons pour l'école primaire

Tous les cantons ont décidé de passer à l'allemand, à plein temps ou à temps partiel, dès la 1re année de

l'école primaire. Dès la 2e année, maîtres et élèves doivent parler uniquement le *Hochdeutsch* en classe. Certes, ce n'est pas facile pour les enseignants et enseignantes de la grande vague dialectale, aussi le Département de l'instruction publique du Valais leur recommande de faire un séjour linguistique en Allemagne ou de suivre des cours d'élocution. En effet – et de nombreux cantons le soulignent –, seuls les enseignants qui ont plaisir à parler l'allemand en donnent le goût à leurs élèves. Ceux-ci apprendront que l'on peut tout aussi bien exprimer ses sentiments en *Hochdeutsch* qu'en dialecte.

De nombreux cantons soulignent l'importance de l'allemand en Europe; d'où la nécessité de le pratiquer en classe, les élèves n'ayant guère l'occasion de le parler à l'extérieur. Les gouvernements cantonaux préconisent en général l'allemand dans toutes les disciplines, même dans celles où il était d'usage de parler le dialecte (travaux manuels, dessin et gymnastique). Les directives de Bâle-Campagne et d'Argovie spécifient toutefois que les enseignants sont responsables des pratiques langagières et qu'ils peuvent faire usage du dialecte dans certaines circonstances. Par exemple: consoler un enfant, gérer une situation de crise en classe, lire un poème, comparer les codes linguistiques du dialecte et de l'allemand. Presque tous les cantons insistent sur le fait que les enseignants ne doivent pas changer de langue durant les leçons sauf si le recours au dialecte s'avère pertinent et indispensable. Dans ce cas, il faut que ce soit clair et explicite. Quelques cantons, comme Argovie, Glaris, Schaffhouse, rappellent que le dialecte fait partie de la culture et que les enseignants n'ont pas à gommer à tout prix leur accent ni à renoncer à certaines expressions dialectales. Du reste, les parlers traditionnels ne sont pas complètement bannis des classes suisses alémaniques; on peut toujours apprendre des chants et des poèmes en dialecte. Toutefois, ainsi que le précise le canton d'Argovie, il faut s'attarder sur le contenu plutôt que sur la forme. Ce canton a d'ailleurs publié en 2008, à l'intention des enseignants, une belle brochure illustrée: *Karotten heissen bei uns «Ruebli»*, véritable condensé des intentions linguistiques, des pratiques pédagogiques et des résultats de la recherche. On le voit: l'allemand, après une éclipse de quelque 30 ans, redevient la langue privilégiée d'enseignement en Suisse alémanique.

T. Studer & G. Schneider (Hrsg.) (2004). *Deutsch als Fremdsprache und Deutsch als Zweitsprache in der Schweiz*. Bulletin suisse de linguistique appliqué, no 79. Centre d'information et de documentation de la CDIP (IDES). (2011). *Unterrichtssprache in der Primarschule in den 21 deutsch und mehrsprachigen Kantonen*. Berne: CDIP.

Conférence Suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP). (1988). *Mundart – Hochsprache in Schule und Medien*. Bern: CDIP.

R. Sacco-Wolber (2011). *Evaluation zur Umsetzung der Sprachregelung «Standarddeutsch und Dialekt» in den Kindergärten Basel-Stadt*. Basel: Erziehungsdepartement.

A. Wyler (1985). *Le dialecte et l'allemand en Suisse alémanique*. Zurich: Pro Helvetica.

Christophe Büchi, correspondant de la *Neue Zürcher Zeitung* en Suisse romande, a publié un ouvrage intéressant et très documenté, *Mariage de raison* (Editions Zoé. Genève 2001), qui retrace l'histoire de la Suisse multilingue et des relations souvent mouvementées entre Romands et Alémaniques. Il travaille en ce moment à une version actualisée de son livre.

Entretien

L'histoire des relations entre les diverses cultures est souvent violente. Est-ce une source possible des difficultés actuelles?

Sans doute, mais très marginalement. Jusqu'au XVI^e siècle, les contacts ont été rudes: la conquête du pays de Vaud par les troupes bernoises en est un exemple. Le régime imposé par Berne a été relativement éclairé bien qu'entrecoupé de périodes d'intransigeance. Les choses ont changé en 1848. La nouvelle constitution a effacé l'ardoise, en quelque sorte. On a alors créé une Suisse moderne et instauré l'égalité des cantons. Ce qui ne veut pas dire que les ressentiments aient complètement disparu.

L'éclairage historique donne-t-il des clés pour saisir les différences entre les communautés?

Oui, sans aucun doute. Il permet d'appréhender les multiples facettes des relations entre la Suisse romande et la Suisse alémanique, de s'interroger sur l'existence ou non d'un *Röstigraben*. C'est un outil indispensable pour pénétrer dans cette complexité. Au cours de l'histoire, on a traversé des périodes de divergence, de concordance et le plus souvent d'ignorance réciproque. L'identité historique des cantons n'est pas sans incidence sur ces fluctuations, sur ce qui nous unit et sur ce qui nous sépare.

Les résultats des votations sont-ils un révélateur de ces divergences?

J'ai analysé les résultats de toutes les votations récentes. Les divisions ne sont pas si profondes qu'on l'entend parfois. De plus, il existe d'autres clivages; entre les villes et les campagnes, par exemple. La Suisse romande est plus ouverte quand il s'agit de questions d'intégration des migrants, de politique étrangère et de politique sociale. Depuis 2000, toutefois, les différences tendent plutôt à s'amenuiser.

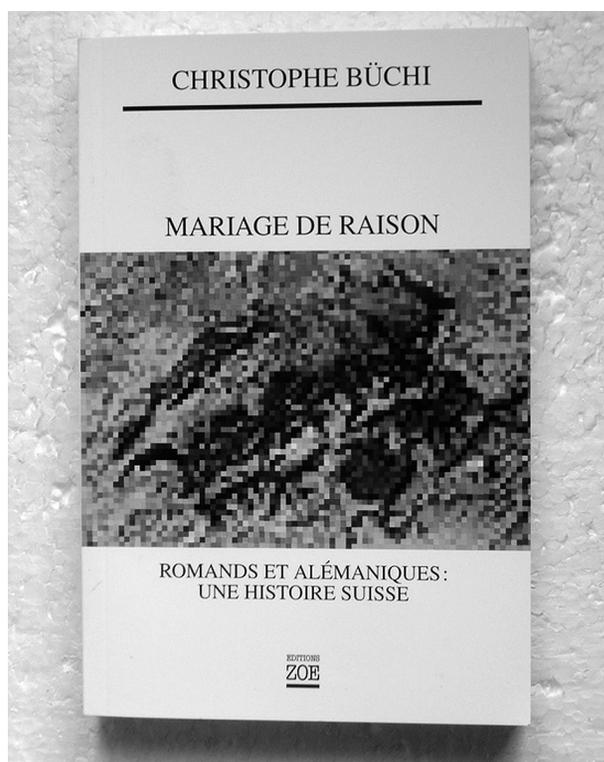
Vous ne prenez guère le mot *Röstigraben*, vous le trouvez banal. Pourquoi?

Les médias affectionnent ce mot, car tout le monde sait ce qu'il veut dire. Mais la métaphore ne colle pas tout à fait car les röstis ne sont pas un plat typiquement alémanique; tous les Suisses en mangent. *Graben* marque la frontière, la différence des mentalités et des cultures. On parle aussi de *Polentagraben* et récemment de *Bratwurstgraben* pour distinguer la Suisse de l'Est, Saint-Gall en particulier, du reste de la Suisse alémanique.

Le *Röstigraben*?

Pas si profond qu'on le pense!

Culpabiliser les Suisses alémaniques parce qu'ils parlent des dialectes n'aide pas à la compréhension mutuelle. Mieux vaut opter pour une attitude d'ouverture à la diglossie. On s'en portera tous mieux.



Les Suisses alémaniques appellent les Romands *Welsches*. Est-ce péjoratif?

Ça ne devrait pas l'être. *Welsch* est un vieux mot allemand qui veut dire «étranger parlant une langue latine». Pour Goethe, par exemple, les *Welsches* étaient les Italiens. En Suisse, pendant longtemps, le mot désignait les trois communautés latines: les Tessinois, les Rhéto-Romanches et les Romands. Aujourd'hui, il ne s'adresse qu'aux Romands. *Welsch* n'est pas un terme dépréciatif en principe. Toutefois, les Suisses alémaniques évitent de l'utiliser, car ils craignent que les Romands ne le prennent pour une insulte.

Les Suisses romands se demandent souvent pourquoi apprendre l'allemand puisque les Suisses alémaniques parlent le *Schwyzertütsch* et rechignent à parler le *Hochdeutsch*. Qu'en pensez-vous?

C'est incontestable: les dialectes contribuent à ne pas rendre l'apprentissage de l'allemand très motivant. C'est un des facteurs qui expliquent le manque d'intérêt des Romands pour l'allemand. Mais il n'est pas le seul. Tout d'abord, l'allemand est considéré comme une langue difficile avec ses trois genres, ses déclinaisons et son verbe à la fin. Avant même que les enfants ne commencent à l'apprendre, de nombreux parents les mettent en garde: «C'est compliqué, tu verras». De plus, l'allemand, pour des raisons très anciennes, n'a pas bonne réputation dans les pays latins. Il est lié à la longue histoire, celle de la chute de l'Empire romain sous la poussée des peuples germaniques sans parler des conflits qui ont jalonné les siècles. L'Allemagne n'est, en outre, pas un pays qui évoque les vacances et d'agréables souvenirs. En fin de compte, les raisons d'apprendre l'allemand ne sont pas si évidentes. Ce qui n'est pas le cas de l'anglais, la langue de la mondialisation et du commerce international.

Pourquoi les Tessinois n'éprouvent-ils pas les mêmes réticences?

Ils n'ont guère le choix; ils doivent apprendre les langues. C'est pour eux une question de survie économique.

Ne pensez-vous pas que les Romands sont en train de changer d'attitude face à l'allemand?

Les Romands sont une grande minorité; ils peuvent se passer de l'allemand, dans certaines professions tout au moins. Mais depuis quelques années, ils sont plus enclins à l'apprendre. Pour diverses raisons: c'est la langue la plus parlée de l'Union européenne, elle est de plus en plus exigée sur le marché du travail et sa bonne maîtrise se répercute sur les salaires.

Les cantons romands font aussi de grands efforts pour l'enseignement de l'allemand. Ils commencent en 3e année, selon les directives de la Conférence suisse des directeurs de l'instruction publique (CDIP), lancent des expériences d'immersion dès l'école primaire et proposent des filières bilingues français/allemand dans certains lycées.

Les cantons romands commencent l'apprentissage des langues étrangères par l'allemand; la majorité des cantons alémaniques par l'anglais. Pensez-vous que les Romands ont plus à cœur de renforcer la cohésion nationale?

C'est vrai que les Romands passent pour être de bons élèves et qu'on a beaucoup parlé de coups de canif dans la cohésion nationale lorsque de nombreux cantons de Suisse alémanique ont opté pour l'anglais. Mais rien ne sert d'être si carré, si moralisateur; ça n'avance à rien. Il faut cesser de montrer du doigt et de faire la leçon. C'est un peu pénible. Et j'ai aussi mes doutes; les parents suisses romands sont-ils vraiment si attachés à l'allemand? N'auraient-ils pas, eux aussi, une préférence pour l'anglais?

Les Glaronnais, par exemple, commencent par l'anglais; je ne trouve pas que cela soit si choquant et que cette option menace notre identité nationale. Le *casus belli* serait la disparition du français des programmes scolaires. On en est loin, heureusement. Toutes les initiatives populaires, à Zurich, en Thurgovie, à Zoug et à Schaffhouse, qui demandaient que l'apprentissage du français commence en 7e année à l'école secondaire plutôt qu'en 5e année, ont échoué. Les opposants contestaient le modèle 3/5 de la CDIP. Leur principal argument était que le français n'était pas une deuxième langue étrangère mais une troisième, l'allemand étant une langue étrangère pour les petits Suisses alémaniques.

Je pense que tout n'a pas encore été dit sur l'apprentissage des langues. Les évaluations montreront si l'introduction dite précoce donne les bons résultats qu'on en attend. Parfois, il vaut mieux commencer plus tard mais de manière intensive que tôt avec quelques petites



© Philippe Martin

Les raisons d'apprendre l'allemand ne sont pas si évidentes

heures de sensibilisation. Un saupoudrage en quelque sorte.

Après la vague dialectale des années 1970 qui avait submergé les écoles de Suisse alémanique, on en revient à l'enseignement en allemand. Pensez-vous que c'est aller dans la bonne direction?

Oui, certainement. Il y a quelques jours, j'ai accompagné une classe de 2e primaire de Zurich au *Schauspielhaus*. L'institutrice n'a parlé que le *Hochdeutsch*, même sur le chemin du théâtre; ça m'a frappé car, il y a quelques années, elle aurait parlé le dialecte. L'allemand n'a visiblement posé aucun problème aux enfants. Cette classe comptait quelque 20% de Suisses alémaniques. Il y avait quelques enfants dont la langue maternelle était l'allemand, les autres parlaient les nombreuses langues de la migration.

La période du «tout en dialecte» semble révolue. Dans les années 1970, après Mai 68, certains mouvements pédagogiques avaient estimé qu'il valait mieux parler le dialecte, la langue de proximité, afin de donner de meilleures chances de réussite scolaire aux enfants des classes défavorisées. On a ainsi formé plusieurs générations qui parlent mal l'allemand et ça se remarque chez certains politiciens, qui ont une peine folle à s'exprimer correctement en *Hochdeutsch*. C'est aussi un problème dans l'enseignement évidemment; de nombreux enseignants ont de la peine à parler l'allemand. Revenir au *Hochdeutsch* n'est donc pas si facile. Les nouvelles générations seront plus compétentes. De plus, il y a de nombreux Allemands immigrés dans les villes de Suisse alémanique, et on y entend de plus en plus l'allemand dans les bus, les piscines, les bureaux de poste, etc.

Que pensez-vous de l'introduction du *Hochdeutsch* à l'école enfantine et des oppositions que soulèvent ces nouvelles directives?

J'ai fait mes classes enfantines à Fribourg en allemand à la *Maria-Ward Schule*, tenue par des sœurs venues d'Allemagne. J'ai donc parlé le *Hochdeutsch* très tôt et je n'éprouve ni réticence ni aversion à le parler. Commencer à l'école enfantine permet d'éviter cette insécurité face à l'allemand qui engendre le refus de le parler. On se sent plus sûr si on commence tôt. De plus, beaucoup d'enfants qui entrent en classe enfantine ne savent pas le dialecte; donc autant parler tout de suite l'allemand. Les Suisses alémaniques sont très divisés car ils sont nombreux à redouter que leur dialecte et leur identité ne se perdent.

Il faut toutefois une certaine souplesse; la maîtresse peut très bien expliquer une consigne en dialecte si un enfant ne comprend pas ce qu'il doit faire. Rien n'empêche de pratiquer le *code switching* au début, c'est-à-dire de passer d'une langue à l'autre en fonction des circonstances.

L'allemand plutôt que le dialecte; est-ce un avantage ou une difficulté supplémentaire pour les enfants de la migration?

C'est difficile de répondre. Tout dépend des communautés. On a observé que les enfants migrants des classes défavorisées parlent mieux le dialecte que l'allemand. C'est le cas des enfants turcs, par exemple. Il n'en va pas de même des enfants dont les parents exercent des fonctions qualifiées. De toute façon, tous les enfants apprennent le dialecte pendant les récréations, sur les places de jeux, dans la rue, etc.

Romands et Suisses alémaniques ont des visions différentes des dialectes. N'est-ce pas une des raisons des incompréhensions?

Certainement. Les Romands ne comprennent absolument pas l'attachement des Suisses alémaniques à leurs dialectes. En Suisse romande, les patois ont été éradiqués parce qu'ils étaient considérés comme un frein au progrès, qu'ils étaient un langage de paysans et dénotaient un manque de culture. En Suisse alémanique, les dialectes ne font ni arriéré ni provincial. On les aime parce qu'ils sont authentiques, enracinés dans la culture et qu'ils font partie intégrante de l'identité. C'est pour cette raison qu'ils sont parlés par toutes les classes sociales.

Aujourd'hui, en Suisse alémanique, certains puristes conservateurs s'offusquent de l'évolution des dialectes. Dans les villes surtout, les parlers changent; les gens font usage d'expressions nouvelles et intègrent la manière de parler des migrants de seconde génération. A Zurich, on parle de *Balkanslang*. Cette capacité d'évoluer est signe que la langue est vivante.

Que pensez-vous de l'idée d'introduire le *Schwyzertütsch* dans les classes romandes, comme à Genève, par exemple?

Elle me paraît sensée. Il ne s'agit pas d'apprendre un dialecte, mais de sensibiliser les élèves à leur existence et de leur donner des clés de compréhension. Dès que les Romands entendent quelques mots de *Schwyzertütsch*, ils paniquent. Ils perdent leurs moyens; ils s'irritent. Il faut qu'ils soient plus détendus.

Peut-être, mais ne trouvez-vous pas que les règles de l'usage de l'allemand ou du suisse allemand ne sont pas claires et que les Suisses alémaniques brouillent souvent les pistes?

Oui. C'est pourquoi je pense qu'il faut prendre de la distance et calmer le jeu tant du côté des Alémaniques que des Romands. Les Alémaniques doivent parler l'allemand dans les séances où se trouvent des Romands ou des Allemands. C'est une question de courtoisie. Les Suisses alémaniques ont aussi à se réconcilier avec l'allemand. Ils le feront sans doute, mais c'est une erreur de les sermonner, de les culpabiliser. ●

Le désamour des Alémaniques à l'égard du Hochdeutsch

La vague de dialecte et l'anglomanie pénalisent le français et l'italien.

La scène se déroule en janvier 2011 dans les salons de l'Ambassade de Suisse au cœur de Berlin. Un débat sur le thème des relations entre les deux pays avait été organisé à l'occasion du premier voyage à l'étranger de Mme Micheline Calmy-Rey en sa qualité de Présidente de la Confédération. Dans un excellent allemand teinté d'un accent français très prisé outre-Rhin, la cheffe de la diplomatie suisse sut d'emblée séduire son auditoire constitué de parlementaires, de diplomates et de journalistes par des paroles flatteuses: «Nous n'entretiens avec aucun autre pays des relations humaines, économiques, culturelles et diplomatiques aussi intenses et fructueuses qu'avec l'Allemagne.» Le ton était donné. Rien ne troubla le bon esprit et l'harmonie des débats. Même pas l'évocation des polémiques à propos du bruit des avions de Kloten et des données informatiques volées dans des banques suisses.

Tout paraît donc baigner dans l'huile. Mais entre la poire et le fromage, certains interlocuteurs berlinois s'étonnent de l'animosité de beaucoup d'Alémaniques à leur égard. Une animosité qui s'exprime souvent dans le courrier des lecteurs des journaux d'outre-Sarine et qu'attise une frange de la droite conservatrice et de la presse de boulevard. Ces mêmes milieux clament de plus en plus haut leur aversion à parler l'allemand standard. Ils contestent par référendum l'introduction de l'allemand classique au jardin d'enfant. Ayant longtemps vécu dans la région zurichoise (où le *Téléjournal* était produit et réalisé pour les trois régions linguistiques), j'ai été témoin de la lente et irrésistible vague de dialecte qui inonda progressivement tous les domaines de la vie publique de Suisse alémanique. Avant d'accepter ce poste, je savais que, dans la sphère privée, les Suisses allemands utilisent un dialecte qui existe en de nombreuses variantes. J'ignorais, en revanche, que l'allemand que j'avais péniblement

appris au collègue puis perfectionné par un séjour d'une année dans une ville hanséatique ne me servirait pas à grand-chose. Au contraire, le fait que je m'exprime dans un *Hochdeutsch* jugé snob et prétentieux m'a desservi souvent auprès de mes interlocuteurs alémaniques..

Le mauvais exemple de la radio-télévision alémanique

Pour illustrer la substitution progressive de l'allemand (*Hochdeutsch*) par un dialecte multiforme, le *Schwyzertütsch*, il n'est qu'à considérer le programme de la Télévision suisse alémanique. Dans les années soixante et septante, tous les débats, sans exception, se déroulaient en allemand, et toutes les émissions d'information, même l'information régionale, étaient également présentées en «bon allemand». Depuis, les positions se sont inversées. Le dialecte a envahi presque toutes les émissions produites dans les studios de Zurich – et de Berne – ou diffusées en direct. Il est surtout utilisé dans les interviews, qu'il s'agisse d'un paysan de l'Emmental ou d'un ministre, d'une ménagère appenzelloise ou d'un banquier zurichois, etc. Le sport qui avait résisté longtemps à l'envahissement du dialecte s'y est mis allègrement.

Le comble est atteint avec les prévisions du temps. A la plus forte heure d'audience, cette séquence est donnée en différents dialectes selon la provenance des météorologues. En outre, il n'est pas rare d'entendre des conseillers fédéraux alémaniques s'exprimer en dialecte sous-titré en bon allemand dans une émission du programme satellitaire germanophone 3sat, l'équivalent de TV5 francophone, tandis que leurs collègues francophones parlent en *Hochdeutsch*! On a même entendu sur la place publique à Zurich la conseillère fédérale Doris Leuthard prononcer le discours du

The screenshot shows the SF website interface. At the top, there's a navigation bar with 'SF SCHWEIZER FERNSEHEN' and a search bar. Below that, there are menu items for 'Tagesschau', 'Sport', 'glanz & gloria', 'SF Meteo', and 'SF Wissen'. The main content area features a large article titled 'Bayern trennt sich per sofort von Van Gaal' with a photo of a man. To the right, there's a section for 'Super League' with the headline 'Selbstbewusste Young Boys fordern den FC Basel'. A sidebar on the right lists upcoming football matches, including 'UEFA Champions League Viertelfinale-Rückspiel' and 'UEFA Champions League Halbfinale-Hinspiel'. At the bottom, there's a section for 'Retrouvez-nous sur Facebook' with a list of names and a 'Makla social Facebook' logo.

A la Télévision suisse alémanique, même le sport s'est mis au dialecte

1er Août 2010 en dialecte devant une foule d'Alémaniques bien sûr, mais aussi de Confédérés des autres communautés linguistiques suisses et de nombreux touristes étrangers, étonnés sans doute de l'utilisation par la Présidente de l'Helvétie d'une langue indéfinissable et incompréhensible! De telles incongruités sont impensables en Autriche, par exemple, où le dialecte est aussi un élément fondamental de l'identité nationale.

Quand on fait poliment remarquer à la direction de la radio et de la télévision alémanique qu'il est paradoxal de recourir au *Schwyzertütsch* dans un pays à vocation éminemment touristique (les visiteurs allemands forment de loin le plus fort contingent de vacanciers) et dans une région où vivent près d'un million d'étrangers, sans compter les ressortissants des minorités linguistiques suisses, la réponse est déconcertante: «Il est important, avoue un des directeurs, que nous nous démarquions du «grosser Kanton Deutschland» et exprimions notre propre identité dans notre langue maternelle. C'est ainsi que nous fidélisons notre public.» Et tant pis pour les étrangers: touristes, travailleurs et autres Romands et Suisses italiens!

Peut-être que les choses vont changer sur le front du dialecte dans les programmes radio-TV alémaniques avec le nouveau patron du service public. Le Fribourgeois Roger de Weck, parfait bilingue et sensible au cloisonnement médiatique que provoque le dialecte, sera certainement enclin à corriger le tir. Mais il devra affronter la résistance farouche d'une droite conservatrice et populiste qui monte déjà aux barricades.

Une aversion cultivée à l'école

Pendant la tragique période du national-socialisme, les Alémaniques avaient toutes les raisons d'utiliser le *Schwyzertütsch* comme arme de résistance à la barbarie nazie. Mais même en ces temps de guerre à nos frontières et de menace sur la souveraineté nationale, le dialecte était moins systématiquement utilisé à la radio, dans l'administration, à l'armée et en politique qu'actuellement. Soixante-six ans après l'écrasement du régime hitlérien et vingt ans après le démantèlement de l'empire communiste, on cherche vainement des raisons d'élever un mur de protection linguistique au nord et à l'est de la Suisse. Pourtant, la hantise de l'Allemagne est omniprésente et l'aversion du *Hochdeutsch* commence dès l'école primaire.

Cet état d'esprit est partagé par beaucoup d'enseignants alémaniques. On ne peut effectivement pas transmettre l'amour d'une discipline si on ne l'enseigne pas avec plaisir. Pour ce qui est du *Hochdeutsch*, au manque de pratique de la langue s'ajoute, pour beaucoup d'enseignants, une hostilité ambiante à l'égard des Allemands considérés comme envahissants, bavards, bruyants, sarcastiques et indiscrets. Quand on les interroge sur leur approche de la langue allemande, la plupart répondent qu'il s'agit bel et bien d'une langue étrangère que les élèves du primaire apprennent péniblement et à contrecœur.



Le nouveau patron de la radio-télévision suisse, Roger de Weck, parviendra-t-il à redonner ses lettres de noblesse à l'allemand dans le service public?

Dans ces conditions, il n'était pas étonnant que l'enquête internationale Pisa 2000 révélât de graves lacunes de lecture et d'expression chez les élèves alémaniques de 15/16 ans. Pour y remédier, les autorités scolaires de plusieurs cantons, notamment à Lucerne, Bâle-Ville et Zurich, décidèrent d'introduire le *Hochdeutsch* par petites doses déjà à l'école enfantine. Pour une frange d'enseignants conservateurs, c'en était trop. Ils lancèrent avec l'appui de la droite populiste une initiative intitulée *Ja zur Mundart im Kindergarten* (Oui au dialecte à l'école enfantine). Le texte exige que le suisse-allemand soit l'unique idiome utilisé pendant les deux années de préscolaire.

En décembre 2010, cette initiative a été rejetée par une majorité du parlement zurichois. Dans la perspective de la votation populaire sur cet objet controversé, l'Association des enseignants zurichois a consulté ses membres. 48% se sont prononcés pour l'initiative et 50% contre. Vu ce résultat serré, l'Association a renoncé à faire une recommandation de vote. Des initiatives semblables visant à interdire le *Hochdeutsch* au jardin d'enfants ont également été lancées dans les

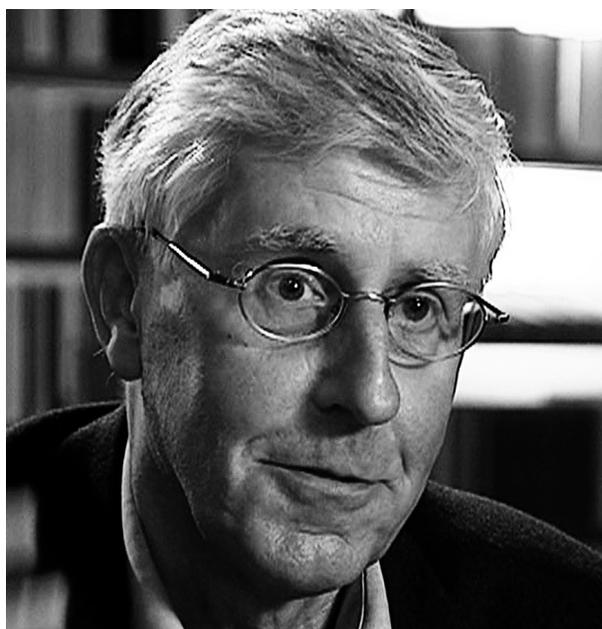
cantons de Bâle-Ville et de Lucerne. Elles émanent des mêmes milieux qu'à Zurich. Ils avaient déjà tenté à plusieurs reprises et dans différents cantons de Suisse centrale et orientale d'éjecter le français du programme de l'école primaire. Sans succès, heureusement.

Cela prouve que l'enseignement du français pâtit de l'utilisation abusive du dialecte et de la promotion de l'anglais comme première langue étrangère dans les cantons d'outre-Sarine qui ont suivi le mauvais exemple de Zurich. Les choses risquent encore d'empirer, l'UDC ayant décidé de s'attaquer aux lois cantonales sur la formation pour accorder aux parlements un droit de veto sur les programmes scolaires. L'harmonisation telle qu'elle est pratiquée en Suisse romande, en particulier pour l'enseignement des langues, représente pour les partisans de l'école de grand-papa un épouvantail effrayant.

De l'huile médiatique sur le feu linguistique

L'argument le plus fallacieux avancé par les farouches partisans du dialecte est que le *Schwyzertütsch* serait menacé par une invasion allemande! Ce chantage à la germanisation de la Suisse est entretenu et amplifié par la presse de boulevard et des hebdomadaires alémaniques depuis que la libre circulation des personnes a été introduite il y a cinq ans suite aux accords bilatéraux avec l'Union européenne. La Suisse est effectivement devenue le premier pays d'émigration des Allemands. Actuellement, ils sont environ 265 000 – dont 11 000 étudiants (3,3% de la population résidente), ce qui est moins que les ressortissants italiens ou de l'ex-Yougoslavie. Néanmoins, ce qui titille les journalistes alémaniques, c'est le fait que les Allemands sont majoritairement de professions libérales: professeurs, médecins, architectes, informaticiens, etc., ou des ouvriers spécialisés, notamment dans les soins, et des artistes.

La campagne médiatique de diabolisation est d'autant moins justifiée que nos hôtes allemands apportent une contribution non négligeable à l'économie helvétique et que la vague d'immigration tend à stagner et même à diminuer. Dans cette fanatique campagne de dénigrement, la *Weltwoche* a prétendu que les Allemands chez nous «vivent en troupeaux, parlent fort et boivent beaucoup». Un autre hebdomadaire zurichois donnait, en gros titre, ce conseil à ses lecteurs: «Allez n'importe où en vacances, mais pas en Allemagne!» Dans une émission de la télévision alémanique, un journaliste très médiatisé a affirmé que «c'est une erreur de parler *Hochdeutsch* avec les Allemands». Un lecteur de journal saint-gallois en rajoute un brin à cette rengaine fielleuse: «Pour nous Suisses alémaniques, le dialecte est le meilleur moyen de défense



Selon Peter von Matt, c'est une aberration de prétendre que le *Schwyzertütsch* est une langue à part entière

contre notre voisin du Nord.» J'en passe et des pires! Cette hargne et ces vexations ne suscitent en Allemagne qu'incompréhension et consternation. La Suisse demeure pour les vacanciers allemands le pays le plus prisé et le plus adulé par la presse d'outre-Rhin. Par ailleurs, les professeurs d'université, architectes, banquiers et surtout les artistes et écrivains suisses bénéficient en Allemagne d'une réputation et d'une sympathie qui facilitent grandement leur intégration à la vie économique, culturelle et mondaine des grandes métropoles: Munich, Francfort, Hambourg et, surtout, Berlin.

En octobre dernier, le *Tages-Anzeiger* de Zurich publiait un article de Peter von Matt, professeur suisse de littérature allemande, dans lequel il écrivait que c'est une aberration et une illusion de prétendre que le *Schwyzertütsch* est une langue à part entière et le *Hochdeutsch* la première langue étrangère des Alémaniques. Affirmer que le dialecte est la langue du cœur, «c'est kitsch», s'exclamait-il. Et d'ajouter que «la prétention très répandue selon laquelle le dialecte est la langue maternelle des Suisses allemands repose sur un mélange de pensée défaillante, de sensiblerie et d'étroitesse d'esprit». Son plaidoyer pour l'utilisation du bon allemand dans les contacts avec les autres germanophones et pour la pratique du dialecte dans la

sphère strictement privée a suscité, dans la presse d'outre-Sarine, une avalanche de réactions de lecteurs, notamment des écrivains, indignés, outrés et pleins de colère et de mépris à l'égard de «l'arrogant et élitaire» professeur.

C'est la faute aux Romands

Un peuple qui parvient, comme les Alémaniques, à perpétuer la vitalité de ses patois et qui les transmet aux futures générations mérite notre respect. Mais quand le dialecte devient une arme de discrimination et d'exclusion, lorsqu'il supprime et pénalise les autres langues nationales, quand il est érigé en critère de sélection professionnelle, comme c'est le cas en particulier dans la hiérarchie militaire et l'administration fédérale, quand il s'impose aux jeunes Alémaniques et immigrés comme seul moyen de s'exprimer plus ou moins convenablement, il est temps que les Latins rappellent leurs voisins à la raison. Et la raison, ce n'est, en l'occurrence, ni l'utilisation généralisée du suisse-allemand ni le recours à l'anglo-américain, mais la maîtrise de l'allemand et l'apprentissage précoce d'une deuxième langue nationale, le français ou l'italien. L'anglais, incontournable, viendra après.

Chaque fois qu'un Romand se hasarde à demander aux Alémaniques de restreindre l'usage de leurs dialectes à la sphère privée – ainsi que le font, par exemple, les Tessinois –, il s'attire les foudres de ses compatriotes. La presse d'outre-Sarine, même celle qui se prétend sensible aux aspirations des minorités linguistiques et ouverte sur le monde, exprime son incompréhension à l'égard des doléances romandes. «Vous n'avez rien compris», disent en substance nos interlocuteurs, «le dialecte est notre langue maternelle et l'allemand une langue étrangère, à vous de vous adapter à notre tradition langagière! Si vous voulez commercer et dialoguer avec nous, apprenez le *Schwyzertütsch* ou utilisez l'anglais!» Le *Schwyzertütsch* n'a pourtant pas toujours constitué pour les Alémaniques un moyen de se distinguer des Allemands. Entre 1914 et 1934, la pratique du *Hochdeutsch* était devenue si exclusive, en particulier dans les milieux politiques, économiques et éducatifs, que des intellectuels romands exhortèrent leurs compatriotes à ne pas négliger leurs dialectes.

Une exhortation en guise de conclusion

L'avenir appartient aux pays qui s'ouvrent à la diversité culturelle et linguistique. La Suisse ayant en ce domaine une bonne longueur d'avance sur ses voisins, il serait regrettable et dommageable que la croisade du repli identitaire de patriotes chauvins et que l'esprit d'insularité des prosélytes du *Schwyzertütsch* l'isolent de plus en plus de la sphère germanophone et sèment dans les minorités latines le doute quant à la volonté



Dans la hiérarchie militaire, l'allemand est érigé en critère de sélection

des Alémaniques d'aborder dans un esprit constructif les défis du présent et de l'avenir. Car ce n'est pas quand nous serons contraints de nous entretenir en patois *mundart* ou en *swiss-English* pour essayer de nous comprendre que nous saurons qui nous sommes et pourquoi nous vivons ensemble.

Dans cette perspective, la dérive linguistique belge est, pour un Etat plurilingue comme le nôtre, porteuse de salutaires enseignements. Elle nous rappelle surtout que la paix des langues est fragile et qu'elle repose principalement sur le respect mutuel des communautés linguistiques par l'apprentissage et la pratique des langues nationales.

C'est donc dans un esprit confédéral que les Romands et les Suisses italiens, certainement aussi les Romanches, exhortent les Alémaniques à surmonter leur aversion du *Hochdeutsch*, à limiter l'usage de leurs dialectes à la sphère privée, à privilégier l'apprentissage du français et de l'italien et à respecter la petite communauté romanche. Ce sera, de leur part, la meilleure manière de montrer de la sympathie pour les minorités linguistiques et de dépasser le pathos des discours patriotiques. En contrepartie, les Alémaniques pourront compter sur l'estime profonde que nous avons de leurs particularismes, y compris du *Schwyzertütsch*.

L'allemand, une langue à la fois proche et étrangère

Les choses sont claires en Suisse alémanique: on parle le dialecte et on écrit l'allemand. Toutefois, tout n'est pas si simple, surtout lorsqu'il s'agit de s'exprimer en allemand.

Barbara Tschudi-Walser donne des cours privés d'allemand aux élèves des écoles secondaires et des lycées neuchâtelois ainsi qu'à certains cadres d'entreprises. Elle a fait ses classes à Bâle-Campagne et à Bâle-Ville.

Intretien

Quelles étaient les pratiques linguistiques des classes bâloises?

A l'école enfantine, tout se passait en dialecte. Nous apprenions toutefois quelques chansons en allemand. En 1^{re} année primaire – c'était en 1968 –, nous avons appris à lire en allemand. Les élèves parlaient le suisse allemand en classe et la maîtresse les deux langues. Dès la 6^e année, l'enseignement était en allemand sauf dans certaines branches comme la musique, la gymnastique et les travaux manuels. Nous avons lu avec peine quelques textes et poèmes en suisse allemand, mais c'était avant tout anecdotique. Jeremias Gotthelf était au programme; son écriture mêle allemand et dialecte bernois.

Quel allemand parle-t-on en classe?

On parle l'allemand fédéral, un *Hochdeutsch* suisse en quelque sorte. Les accents et les intonations demeurent celles du suisse allemand. C'est notre manière de parler comme, par exemple, les gens du Sud de la France qui ont l'accent du Midi.

Bâle est une ville frontalière. L'accent n'y est-il pas plus proche de l'allemand qu'ailleurs en Suisse alémanique?

Non, pas du tout. Les Bâlois vont souvent en Allemagne faire leurs courses ou manger au restaurant, mais ces contacts n'ont pas d'influence sur leur manière de parler.

Enfant, j'ai beaucoup entendu l'allemand à la maison, car mes parents aimaient le théâtre et invitaient souvent des comédiens allemands. J'étais la seule élève de ma classe à vivre cette expérience linguistique; les autres demeuraient dans la sphère suisse alémanique.

Les enseignants doivent-ils faire un effort pour parler uniquement l'allemand? Ne sont-ils pas tentés de passer au suisse allemand lorsque les élèves ne comprennent pas ou dans d'autres occasions?

Les élèves comprennent l'allemand; ce n'est pas une langue étrangère pour eux. Depuis petits, ils l'entendent à la radio et à la télévision. Les enseignants s'expriment en dialecte hors des heures de classe. C'est leur langue spontanée, celle qu'ils pratiquent dans les situations informelles: dans la cour de récréation, dans la salle des maîtres, lors des courses d'école et des réunions des parents d'élèves, par exemple.

Vous écriviez-vous en dialecte, comme le font les jeunes aujourd'hui?

Non, nous nous écrivions en allemand. J'ai peine à lire les messages de mes filleules qui m'écrivent toujours en dialecte, dans une écriture phonétique. Je leur réponds en allemand. Les jeunes font un blocage face à l'allemand; ils revendiquent leur identité suisse alémanique dont ils sont fiers. Tout ce qui sonne allemand les agace.

Est-ce que les différences entre les dialectes créent parfois des problèmes?

Oui, entre Bâlois et Zurichois surtout. J'en ai fait l'expérience. Lorsque j'étais enfant, je passais mes vacances chez mes grands-parents à Zurich. J'avais peur des autres enfants parce que s'ils devinaient à ma manière de parler et à mon accent que j'étais Bâloise, ils me tabassaient. Il fallait donc vite apprendre à parler comme eux.

Vous sentez-vous à l'aise en allemand?

Oui, j'ai passé huit ans à Göttingen et je voyage chaque année en Allemagne. Aujourd'hui, je parle plus souvent l'allemand que le dialecte.

Pourquoi les Suisses alémaniques éprouvent-ils tant de réticences à parler l'allemand?

Parce qu'ils entendent bien que leur prononciation et leur élocution ne sonnent pas comme de l'allemand. Ils



craignent aussi de s'exprimer maladroitement et de faire des fautes. Il arrive aussi des malentendus; les Allemands pensent comprendre le dialecte alors que les Suisses alémaniques leur parlent l'allemand.

Quelle est l'attitude des Allemands face aux dialectes suisses alémaniques?

La plupart des Allemands ne méprisent pas les dialectes suisses alémaniques. Ils les trouvent plutôt «mignons», charmants avec leur manie de mettre des diminutifs à la fin des mots. Ce sont les «li», comme dans *Blümli*, *Gipfeli*. Pour eux, ce sont un peu des langages d'enfants qui évoquent des choses agréables: les Alpes, le chocolat, les vacances.

Par contre, dans les relations de travail, il en va autrement. Les Allemands estiment que le dialecte ne fait pas sérieux.

Est-ce que c'est pareil en Allemagne?

La moitié des Allemands parlent un dialecte; il en existe une vingtaine. Toutefois, une personne qui parle un allemand teinté de dialecte au travail est déconsidérée. Ce n'est pas bon pour la carrière. On doute de la compétence d'un chef s'il parle avec un accent de Souabe, par exemple.

Pourquoi y a-t-il actuellement tant de tensions entre les Suisses alémaniques et les Allemands?

Elles existent de longue date, mais elles resurgissent avec force parce que les Allemands sont nombreux à occuper des postes élevés dans les secteurs publics et privés: universités, hôpitaux, entreprises, etc. Ils sont très présents dans les professions libérales. Tout cela contrarie certaines personnes; elles redoutent la concurrence. On reproche aux Allemands d'être trop directs, arrogants, grossiers, de parler fort et d'occuper l'espace.

Avez-vous éprouvé des difficultés à vivre en Allemagne?

Non, aucune. J'ai été très bien accueillie et les gens, les personnes âgées surtout, déclaraient aimer la Suisse.

Que pensez-vous de l'introduction du suisse allemand dans les classes romandes, comme à Genève, par exemple?

Je n'en vois pas l'utilité. Tout d'abord, quel suisse allemand choisir? Le mot *Hausaufgaben* (les devoirs) se dit *Huusufgobe* à Bâle et *Ufzgi* à Zurich. En suisse allemand, il existe un mot pour désigner le mélange de dialectes: *Chuderwälsch*, c'est-à-dire un charabia dont on ne saisit pas l'origine. En allemand, on dit *Kauderwelsch* de *kaudern*, baragouiner.

Les Romands qui viennent travailler dans les entreprises en Suisse alémanique ont tout avantage à bien

savoir l'allemand. Ils seront plus respectés que s'ils parlent un jargon suisse allemand. L'Europe est notre principal partenaire commercial et les affaires se font surtout en allemand. Les Suisses allemands doivent faire un effort pour parler et écrire correctement l'allemand; il en va de même des Romands. Cette situation crée une certaine égalité entre les deux cultures, si bien que les Suisses allemands peuvent perdre de leur arrogance.

Vous donnez des leçons particulières d'allemand aux élèves des écoles secondaires et des lycées neuchâtelais. Quel constat faites-vous?

Les élèves n'aiment en général pas l'allemand. Ils n'y trouvent aucun intérêt et ne savent rien ou presque de l'Allemagne. J'essaie de les étonner, de les confronter avec l'Allemagne actuelle. Malheureusement, je n'ai guère de temps, car ce qui compte c'est qu'ils réussissent leurs tests et remontent leur moyenne. Il faut donc parer au plus pressé.

J'essaie cependant de leur montrer que les pays germanophones ont une culture intéressante. Je leur parle en allemand de l'actualité, de la culture, de l'architecture, par exemple. Nous lisons aussi à haute voix afin de soigner la prononciation.

Je suis parfois étonnée des textes que reçoivent les élèves des lycées. Certains traitent de l'Amérique ou de la Chine. D'autres sont démodés, tapés à la machine à écrire et parlent de la crise économique des années 1970 et du *Deutschmark*. Pas surprenant que les élèves décrochent.

Il existe pourtant d'excellents moyens d'enseignement comme *Deutsch perfekt*. Il s'agit d'un magazine mensuel. Il s'intéresse aux pays germanophones et traite de sujets actuels. Les articles sont destinés aux élèves de tous âges et de tous niveaux et indiquent le degré de difficulté selon les critères du Cadre européen commun de référence pour les langues. On y apprend l'allemand de manière attractive et vivante. C'est un vrai plaisir.

Que conseillez-vous pour que les élèves apprennent mieux l'allemand?

Je dirais qu'il faut traiter de thèmes qui les intéressent, qui correspondent à leurs préoccupations et qui touchent les pays germanophones. Les échanges de classe sont importants avec l'Allemagne ou l'Autriche, certes, mais aussi avec la Suisse alémanique. Mes élèves qui rentrent de ces échanges sont contents. Ils ont découvert que les jeunes d'outre-Sarine écoutent les mêmes musiques qu'eux et aiment les mêmes films. Il est clair que les Suisses alémaniques doivent jouer le jeu et parler l'allemand.



Tessin: de nouveaux usages du dialecte et de l'italien

Courriels et SMS insufflent une nouvelle vitalité au dialecte. Est-ce une raison suffisante pour l'introduire dans les classes tessinoises?

Au Tessin, la régression inexorable du patois a fait évoluer les pratiques linguistiques. La population a passé d'un large usage du dialecte, d'une situation de monolinguisme en quelque sorte, à un usage mixte et différencié de l'italien et du patois. Les deux parlars se côtoient aujourd'hui, car la plupart des Tessinois, tous âges et tous milieux sociaux confondus, pratiquent le patois, même si ce dernier tend à reculer dans toutes les situations de la vie quotidienne, en famille, à l'école et au travail (voir les tableaux statistiques ci-après). Ces dernières années, on observe toutefois que le dialecte reprend des couleurs et connaît un certain regain; les jeunes en font usage dans leurs messages sms, courriels, blogs, *guestbooks*, etc. Avant de traiter de ces aspects ainsi que des usages scolaires, regardons la situation de diglossie de plus près en analysant les données statistiques les plus récentes (Bianconi/Borioli 2005; Moretti 2006).

Tableau 1: Variations de l'usage du dialecte et de l'italien entre 1990-2000 (%)

		Italien %	Dialecte %
Famille	1990	70.4	42.0
	2000	75.1	33.9
	<i>variation</i>	+ 4.7	-8,1
Ecole/travail	1990	91.9	27.2
	2000	93.6	24.7
	<i>variation</i>	+ 1.7	-2.5

En 2000, 98 031 personnes déclarent pratiquer le dialecte (seul ou avec l'italien) à la maison; 43 800 à l'école et au travail. La diminution la plus importante (-8.1%) touche l'usage familial, soit un milieu traditionnellement favorable à la conservation des dialectes. Le recul est moindre dans la vie publique (-2.5%), mais le niveau de départ est plus bas.

Tableau 2: Usage monolingue et mixte (%)

		Italien	Dialecte	Dialecte + italien et autres langues
Famille	1990	37.3	19.9	22.1
	2000	43.1	14.7	19.2
	<i>variation</i>	+ 5.8	-5.2	-2.9
Ecole Travail	1990	55.6	5.3	21.9
	2000	56.2	4.1	20.6
	<i>variation</i>	+ 0.6	-1.2	-1.3

Dans toutes les circonstances de la vie, en famille ou à l'extérieur, le dialecte est utilisé surtout conjointement avec l'italien. Les locuteurs passent d'un idiome à l'autre. Toutefois, même dans ces pratiques mixtes, le dialecte connaît un recul.

On peut se poser la question de l'incidence de l'âge sur la pratique du patois. Le tableau 3 présente l'usage du dialecte seul ou combiné à l'italien dans les différentes générations en 1990 et en 2000 (Moretti 2006).

Tableau 3: Variations de l'usage du dialecte parlé en famille, par âge (%)

		0-4 ans	5-19 ans	20-59 ans	60 ans et +
Dialecte seul	1990	11.5	13.5	18.4	30.7
	2000	6.5	9.1	13.3	23.7
Italien/dialecte	1990	10.3	13.2	19.5	22.2
	2000	9.4	10.3	16.8	19.6

Les chiffres indiquent que les personnes de plus de 60 ans sont celles qui font le plus un usage exclusif et mixte du patois, et que le recul du patois est plus net chez les très jeunes. Cette baisse constante est toutefois ralentie par l'usage mixte du patois/italien, pratiqué par toutes les catégories d'âge.

Le dernier tableau illustre les changements diachroniques*, c'est-à-dire au cours du temps, des compétences des jeunes au sein des deux filières du secondaire II: les lycées (étudiants) et les écoles professionnelles (apprentis).

Tableau 4: Dialecte et italien chez les étudiants et les apprentis (%)

		Italien	Dialecte	Italien/ Dialecte	Italien total	Dialecte total
Etudiants	1990	84.5	0.5	7.1	98.2	8.3
	2000	78.0	1.2	9.4	98.2	12.7
Apprentis	1990	69.0	3.2	17.4	95.8	22.9
	2000	70.7	3.1	15.9	96.4	21.6

Les jeunes qui fréquentent les filières professionnelles parlent plus le dialecte que leurs camarades du même âge qui sont au lycée. Il est intéressant de remarquer que si la pratique du dialecte est constante chez les apprentis, elle augmente par contre légèrement chez les étudiants. Bruno Moretti, professeur de linguistique italienne à l'Université de Berne, remarque qu'une approche diastratique* de ces résultats (c'est-à-dire en fonction des classes sociales) met en lumière «un changement né en haut de l'échelle sociale».

Communiquer par les nouvelles technologies

La communication sur internet favorise la résurgence des formes dialectales. Ceci s'explique de plusieurs façons. L'instantanéité des échanges fait que le dialogue par clavier interposé tend à se rapprocher du langage parlé. L'écriture du dialecte n'a ni règles ni tradition. Cette absence de fixation normative laisse donc place à la créativité et au plaisir ludique d'inventer diverses graphies. Ces nouveaux usages donnent au dialecte une nouvelle place et tendent à réduire le conflit qui l'oppose à l'italien. En effet, le recours au patois ne se fait pas au détriment de l'italien; il devient un plus qui enrichit la communication. En résumé, courriels et sms ont provoqué une évolution des pratiques langagières qui se traduit par un recours spontané au dialecte, car celui-ci autorise l'invention de nouveaux styles d'écriture.

Regardons de plus près quelques exemples de ces nouvelles pratiques tirés de *guestbooks* (Gb), de blogs (Casoni) et de sms (Moretti/Stähli).

«... sembra il dialetto che mi «cuntava su» l'Orelli in Val Bedretto... eheheh, comunque **ta 7 1 grata simpatic.**» [blog]:

1. *Grata simpatic* (coquin sympa) se veut une expression dialectale amicale. Notons l'exploitation de l'assonance entre le chiffre 7 (*set* en dialecte) et le mot *set* («tu es» en dialecte), de même que le chiffre 6 (*sei*) est largement utilisé dans les sms en italien pour *sei* («tu es» en italien).

2. «Ottim Ramona grazie mille! **TVB** anca mi! Allora a **stas.**» [sms]:



Les sms ont provoqué une évolution des pratiques langagières

L'acronyme (soit le sigle que l'on n'épelle pas mais que l'on prononce comme un nom) TVB est adapté tant à l'italien (*Ti Voglio Bene*) qu'au dialecte (*Ta Vöri Ben*). On peut faire la même remarque pour *stas*, une forme raccourcie pour *stasera* (ce soir) en italien ou *stasira* en dialecte.

3. «Ave RDJ! Grazie per il bel week-end in quel di Avenches! **Che frecc...ma ke fig... suonar nell'arena!**» (Gb):

Dans *Che frecc* (quel froid en dialecte), le *che* est orthographié correctement (ch). Par contre, dans l'expression italienne *ke fig* qui devrait s'écrire *che figo* (super, génial) il est écrit à la manière des jeunes, c'est-à-dire phonétiquement.

4. «Ollaaa! [...] Non vedo l'ora di venerdì a Tesse che ci ritroviamo, *el tempo stò carnevale è davvero volato!!!*» **Nehm a Bailar** di nuovo insieme neh:-)» (Gb):

Exemple d'emprunts à plusieurs langues: dialecte, italien et espagnol (*bailar*; danser).

5. «Ciao elena cmé?? hehe oggi a latino cn gli okkiali convinta poi!! hahaha tv1k8dbxs *kapi??*» [blog]:
ueeee a ttt...è da un po' ke nn scrivoo... ma nn so ke scvr...aluraa... parlimo... del test di mate?[blog]

Ces deux derniers exemples sont tirés du blog officiel de l'école secondaire (cycle d'orientation) de Giornico, créé par un professeur désireux d'étoffer ses leçons d'informatique et d'écriture. Ces exemples sont très empreints de la manière d'écrire les sms. Le recours au dialecte y est marginal.

Du clavier au tableau noir

L'usage du dialecte dans les nouvelles technologies de la communication conduit donc à des pratiques linguistiques innovantes qui mêlent les idiomes (italien/dialecte) et qui créent de nouvelles graphies. On parle de plus en plus d'italien et/ou de dialecte digital. Ces manières spontanées et humoristiques de dire et d'écrire, devenues très courantes dans les messages électroniques, sont acceptées socialement. Elles induisent une variation langagière diaphasique* de l'italien, c'est-à-dire influencée par le contexte informel des courriels.

L'écriture digitale, les incessants passages de l'italien au dialecte, ainsi que les formulations hybrides, concourent à la promotion du patois. Les jeunes font certes usage d'un dialecte de base, mais ils le mâtinent d'italien; ils créent un code complémentaire et alternatif de l'italien en quelque sorte. On peut donc parler d'une promotion du patois, d'une certaine élévation de son niveau. Il ne s'agit certes plus du parler «des origines», mais d'un langage nouveau qui intègre des formes non (néo?) traditionnelles. C'est dans ce contexte particulier que l'on parle d'un phénomène de «revitalisation» du dialecte.

Est-ce une raison, toutefois, pour demander que son usage soit introduit à l'école? Cette revendication, marquée du sceau d'une idéologie, est très débattue aujourd'hui en Italie du Nord. Elle pénètre aussi dans les débats politiques tessinois. Toutefois, elle y demeure marginale et ne connaît pas la même ampleur qu'en Lombardie.

Nous allons traiter brièvement de cette question en nous inspirant des thèses de Francesco Sabatini, président honoraire de l'*Accademia della Crusca*, une référence importante en matière de recherche sur la langue italienne. Pour ce spécialiste, c'est faire fausse route que de promouvoir le dialecte en tant que discipline scolaire. Tout d'abord se posent les questions du choix du dialecte, de l'absence de moyens didactiques et du manque de formation des enseignants. De plus, aucune des conditions sociales et démographiques qui pourraient faire du dialecte une langue formelle à enseigner n'est réalisée (locuteurs, usages, statut, etc.).

* Petit glossaire linguistique (notes de la traductrice)

Depuis Ferdinand de Saussure, la linguistique distingue deux approches du langage: **diachronique** et **synchronique**. La première s'intéresse à l'évolution d'une langue au cours de l'histoire; la seconde à une langue à un moment précis.

La variation **diastratique** explique les différences dans les usages langagiers en fonction des classes sociales.

La variation **diaphasique** explique la différenciation des usages selon les contextes (formels ou informels, par exemple).



On peut montrer en classe la vitalité du dialecte

Par contre, la question du dialecte peut être étudiée en classe en tant que phénomène culturel. Cette approche aide à comprendre le fonctionnement d'un pays plurilingue, celui de la Suisse, par exemple. Elle permet aussi un travail métalinguistique, c'est-à-dire une réflexion consciente sur le langage, sur ses composantes et sur ses différentes modalités d'expression. L'on peut faire usage pour ces analyses des messages électroniques ou de matériaux plus formels comme la littérature dialectale, par exemple. Les élèves pourront se rendre compte que cette littérature atteint une grande richesse expressive. En définitive, on peut montrer en classe la vitalité du dialecte et sa capacité à s'adapter à des usages contrastés. Selon Francesco Sabatini, le dialecte se vit; on l'apprend si l'on en a besoin ou si l'on en a envie, mais on ne l'enseigne pas.

Le texte en italien peut être consulté sur www.revue-educateur.ch

Bianconi Sandro/Borioli Matteo, 2005, *L'italiano in Svizzera nel 2000*, in Bruno Moretti (a cura di), *La terza lingua. Aspetti dell'italiano in Svizzera agli inizi del terzo millennio. Dati statistici e «varietà dinamiche»*, Locarno, Osservatorio linguistico della Svizzera italiana, pp. 145-292.

Casoni Matteo, 2011, *Italiano e dialetto al computer. Aspetti della comunicazione in blog e guestbook della Svizzera italiana*, Bellinzona, Osservatorio linguistico della Svizzera italiana.

Moretti Bruno / Stähli Adrian, *L'italiano in contatto con il dialetto e altre lingue. Nuovi mezzi di comunicazione e nuove diglossie*, in Stähli Adrian et alii, *SMS-Kommunikation in der Schweiz: Sprach- und Varietätenegebrauch*, en préparation pour Linguistik-online.

Sabatini Francesco, 2009, article publié dans Pinello Vincenzo (a cura di), *La «question» del dialetto nella scuola. Un confronto sui giornali italiani (estate 2009)*, Centro di studi filologici e linguistici siciliani, Palermo: 79-87.